

## L'ANNIVERSAIRE DU 19 MARS

### A PROPOS DE LOUISE MICHEL

Ce quatre-vingt-septième anniversaire de la Commune coïncidant avec l'apparition d'une étude sur Louise Michel nous ramène une fois de plus à l'évocation de la plus admirable et la plus héroïque des communardes, celle qui est passée dans l'histoire avec les surnoms de « la bonne Louise », « la grande Sœur des pauvres », « la grande citoyenne », « la Vierge rouge ».

Hem Day qui s'attache à faire revivre les belles figures de la classe ouvrière et du mouvement révolutionnaire a tout à fait raison de consacrer à Louise Michel l'un des cahiers de la revue qu'il anime <sup>1</sup>. C'est un digne complément au pieux hommage rendu précédemment à l'exquis poète du **Temps des cerises**, le membre de la Commune Jean-Baptiste Clément <sup>2</sup>.

Hem Day ne refait pas la biographie de Louise et nous attendons toujours qu'un éditeur de bonne volonté se décide à faire connaître le beau travail d'Hélène Gosset. Mais Hem Day entend louer, après Hugo – qui fut l'ami de Louise Michel – « les vers mystérieux et doux » de celle qui fut peut-être devenue poétesse si elle n'avait pas déployé son imagination et sa passion sur le terrain révolutionnaire. Il entend fournir aussi quelques explications au sujet de l'**Histoire de la Commune** dont Louise a confié un peu trop naïvement son manuscrit à l'éditeur Stock. Enfin, Hem Day esquisse une bio-bibliographie : tâche ardue à laquelle s'attellera, espérons-le, l'une de nos camarades soucieuse d'apporter sa pierre au piédestal que toutes les femmes de cœur élèveront un jour à l'une des plus illustres de leurs sœurs. Ce n'est pas une quarantaine, mais des centaines d'articles qui ont été rédigés sur Louise Michel. J'en ai fait pour ma part six ou huit. Hem Day est donc bien loin du compte !

Je viens précisément de retrouver celui qu'Albert Goullé fit en août 1886 dans **Le Cri du Peuple** à la suite de la condamnation de Louise à quatre mois de prison par la Cour d'assises de la Seine pour un discours au meeting du Château d'Eau. L'article mérite d'autant plus de fixer notre attention qu'il nous livre un souvenir que nous devons retenir soigneusement à titre de « miette d'histoire ».

*« Un jour, écrit Goullé, dans un vaste hangar transformé en lieu de réunion qui s'appelait la salle de la Marseillaise des groupes de « libres-penseurs », s'étaient rassemblés. La Libre-Pensée sous l'Empire, faisait de la politique active.*

*La discussion s'engagea, turbulente et passionnée. On parla très peu de la religion et du prêtre ; on parla beaucoup de la révolution prochaine.*

*A un moment, du milieu de l'assistance, une femme vêtue de noir se leva et d'une voix un peu traînante dit : « Quand l'heure sera venue, si les hommes se sentent timides, les citoyennes marcheront au premier rang. Moi, j'y serai. »*

*Tous les regards se tournèrent vers celle qui parlait. C'était pour la foule une inconnue. Quelques-uns – je crois bien que je suis du nombre – sourirent ».*

C'était Louise Michel, que Goullé devait retrouver en 1871, dans une tranchée boueuse, aux avants-postes de Clamart. Elle avait, par-dessus sa robe, une longue capote de garde national ; elle était coiffée d'un képi, chaussée de lourds godillots. Un chassepot, debout contre le talus, restait à portée de sa main. Seule, en pleine nuit, elle montait la garde après avoir exigé que les hommes éreintés par le combat de la veille prissent tous du repos.

Eh oui ! La frêle institutrice s'était muée en farouche insurgée. Aucune fanfaronnade : elle tenait parole. On la voyait fonçant sur les Versaillais, courir où crépitait la fusillade, ou apporter aux blessés, à travers les balles, la provision de charpie. Brave Louise ! Par ton attitude exemplaire, tu détruisais le scepticisme de tant de représentants du « sexe fort » sur l'intrépidité de l'action civique

---

<sup>1</sup>**Pensée et Action**, n°9, janvier-mars 1950 Louise Michel – Jules Verne, Bruxelles 29. Boite postale 4. C.C.P. 7547.56, in-8 de 100 P., 300fr

<sup>2</sup>Même adresse, même prix

des femmes. Mais il fait bien le dire, malgré l'exemple de Louise et des autres fédérées, longtemps encore les femmes ne purent acquérir droit de cité dans le **forum** et c'est au compte-goutte qu'on leur fit une place dans les organisations ouvrières. Aussi bien, relatant son voyage à Londres au début de ce siècle, – précisément pour voir Louise Michel, – Madeleine Pelletier a pu très justement écrire :

*« On taxait alors de jolie une femme qui osait faire de la politique ; que de gens en sont encore là aujourd'hui. »*

C'est si vrai que Louise Michel avait dû fuir à Londres parce que le ministre de l'Intérieur Constans voulait la faire enfermer comme folle. Beaucoup de gens, en effet, la considérait comme une « détraquée ». D'où les réflexions judicieuses et si graves dans leur légèreté de Léon Bienvenu (Touchatout) dans son article du **Trombinoscope** (septembre 1881) :

*« Détraquée, soit... Elle est de ces créatures, détraquées si l'on voulait, mise sur terre peut-être pour manquer les confitures de mirabelles ; mais propres à la confection d'autres conserves aussi précieuses. L'exemple du dévouement et le sentiment du sacrifice, fruits ingrats et amers qui se fardent peu à notre époque.*

*Et puis, si l'humanité souffrante mettait d'un côté ce qu'elle doit de soulagements aux « détraqués », et de l'autre ce qu'elle doit de bienfaits aux êtres mieux équilibrés qui remontent régulièrement leurs pendules le 1er et le 16, il y aurait certainement un des deux tas beaucoup plus gros que l'autre ».*

Encore une fois, parmi les esprits se réclamant de l'égalité des sexes, que de préventions, alors. C'est parce que l'initiation tout à fait exceptionnelle de Maria Deraismes à la loge écossaise du Pecq (Seine-et-Oise) avait provoqué un scandale, c'est parce que les femmes n'étaient point admises dans la Maçonnerie que se constitua le « Droit Humain » le 4 avril 1893, loge à laquelle se rallia du reste Louise Michel. Dans le mouvement socialiste et ouvrier du temps, il se tenait des congrès nationaux sans la participation d'une seule femme et au congrès socialiste international de Londres, en 1896, sur 129 membres composant la délégation française il n'y avait que quatre femmes dont deux représentants des syndicats. Ce n'est pas le lieu de fournir d'autres chiffres des plus suggestifs. Mais n'est-il pas significatif que Fernand Pelloutier traitant des bourses du travail et de leur propagande sur les plans industriel, agricole, maritime et coopératif, ne dise pas un mot de la propagande auprès des ouvrières, qui étaient alors, – comme trop souvent aujourd'hui – avec les ouvriers agricoles; les « prolétaires des prolétaires » ?

Le gros du travail d'Hem Day roule sur la question de savoir si, suivant la version d'Ernest Girault, reprise depuis par Planche, Lacaze-Duthiers et autres, Louise Michel aurait vendu à Jules Verne un manuscrit ayant permis à celui-ci de rédiger **20.000 lieues sous les mers**. Problème d'importance à notre époque où un « Nautilus » vient de réaliser l'exploit magnifique que l'on sait !

Hem Day conclut à la négative, mettant en cause la bonne foi d'un compagnon fidèle de Louise qui, au cours de randonnées de propagande avec elle, a recueilli ses confidences et qui, de plus, a possédé nombre de lettres et la plupart de ses manuscrits. On se demande en vérité quel démon de la Hâblerie et du mensonge aurait poussé non pas seulement le libertaire, mais l'homme de science, l'ingénieur-agronome qu'était Girault, à inventer cette histoire de toute pièce, qu'il assorti d'ailleurs de précisions troublantes, précisions que son père, qui a connu aussi Louise Michel, a pu lui confirmer.

C'est dans une lettre du 19 janvier 1866 que Jules Verne parle pour la première fois « d'un voyage sous les océans, dont le plan est entièrement achevé ». On ne s'avance pas donc pas trop en énonçant que l'ouvrage fut conçu au cours de l'année 1865.

En cette année, Jules Verne s'était déjà fait connaître par les premiers de ses voyages extraordinaires (**Cinq semaines en ballon, Voyage au centre de la terre**, etc.) parus d'abord en feuilletons dans le **Magazine d'éducation et de récréation**, édité à Paris et fort lu dans les écoles, Louise Michel était devenue alors directrice de l'ancienne institution Vollier, rue Château-d'Eau à Paris. Et comme, ainsi qu'on l'a écrit, « elle avalait gloutonnement les ouvrages philosophiques, scientifiques et littéraires », elle a connu certainement les écrits de Jules Verne. Mieux, elle a pu

passer soit directement, soit par l'intermédiaire d'Hetzel au futur « correspondant » nantais du jeune lycéen Aristide Briand son manuscrit sur la navigation sous-marine. Impossible évidemment d'en administrer la preuve aujourd'hui, mais il n'est pas d'une saine logique de repousser pour autant l'affirmation de Girault. Rien ne s'y oppose quand on se reporte à l'ambiance du temps et quand on pénètre un tant soit peu la psychologie de Louise Michel, quand on est au courant de ses préoccupations scientifiques, – l'une des constantes de sa vie.

L'époque était à la Science (avec un grand S). On croyait au progrès scientifique sans fin, à l'émancipation et au bien-être qu'il amènerait. Les savants étaient à l'honneur et tous, plus ou moins, les Mortillet, les Büchner, les Letourneau, les Claude Bernard donnaient dans le positivisme, la Libre Pensée, le Socialisme au point qu'il est impossible de séparer souvent leur action publique de leur activité scientifique, tout comme au Quartier Latin, dans les groupes, dans les enterrements civils, les étudiants et les ouvriers se rejoignent.

Les essais, les anticipations scientifiques font le pendant des projets de sociétés futures et s'y mêlent parfois. Félix Nadar (Tournachon), un homme d'avant-garde, essaie de résoudre le problème de la navigation aérienne au péril de sa vie... et de son porte-monnaie. C'est en 1863-1864 qu'il lance **le Géant**, un immense aérostat à hélice. Eugène Pottier, membre de la Commune – dont Nadar, grand photographe devant l'Éternel « a fait la hure » – chante dans ces années « La nouvelle ère », « La science fermière », toute cette magie des rails, des inventions, de l'élevage scientifique qui doit donner le pot-au-feu aux bonnes gens et permettre à l'homme de

*« ...Se frayer vivant*

*Un chemin bleu vers les étoiles ».*

Au **Figaro**, le futur membre de la Commune Paschal Grousset prélude par des articles de vulgarisation signés « Docteur Blazius », à ses ingénieuses trouvailles scientifiques qu'il signe « André Laurée » et qui roulent sur les choses sous-marine, la navigation aérienne, la conquête lunaire. Enfin, et pour rester bref, la question de la navigation sous-marine était tellement « dans l'air » que le docteur Jules Rengade, le futur auteur des **Grands travaux et des grands remèdes**, rédigeait son **Voyage sous les flots**, qu'il fera paraître dès 1868 sous le pseudonyme d'Aristide Roger. Il est même permis de se demander s'il ne l'avait pas composé quand Jules Verne concevait son **20.000 lieues sous les mers**.

Pour voir clair et se rendre compte qu'il n'y a rien d'in vraisemblable dans l'affirmation d'Ernest Girault, c'est dans cette ambiance qu'il convient de replonger Louise Michel avec sa soif de savoir, son ardente imagination, son enthousiasme qu'elle conservera jusqu'à la mort, son goût de la poésie et de la science, sa passion d'écrire sur les sujets les plus divers qui la tenait depuis son enfance.

Sans doute, il s'en faut qu'elle ait reçu un grand bagage scientifique. En cela, elle ressemblait aux autres institutrices du temps et ce n'est pas le cours normal de Chaumont qui a pu la mettre à même de se développer en ce sens. Mais elle a beaucoup appris par l'autodidactie et aussitôt à Paris elle ne se contente point de s'instruire par d'abondantes lectures. Elle se passionnait pour l'algèbre et les mathématiques supérieures. Rue Hautefeuille, elle suivit, dit-on, des cours non seulement d'histoire mais de physique, de chimie, d'histoire naturelle. Mettons-nous bien dans la tête que neuf ans durant, de 1856 à 1865, dans la « Ville-lumière », telle une biche altérée après les sources d'eau-vive, Louise a bu aux sources du savoir. La petite fille de Vroncourt qui allait lire sur l'herbe le **Magazine pittoresque** et le **Musée des familles**, qui « parlait de tout », qui s'éprenait du fantastique, aux récits de la vieille Marie Verdet, est maintenant fortement travaillée par les anticipations scientifiques auxquelles se mêlent ses rêveries poétiques et ses aspirations sociales. Et comme elle a, s'ajoutant à la démangeaison d'écrire, le goût des recherches et – Ernest Girault l'a reconnu – de « merveilleuses intuitions scientifiques, on peut très bien admettre qu'elle a rédigé un manuscrit sur la navigation sous-marine avant Jules Verne. On peut l'admettre d'autant plus que, malgré un intense militantisme, en 1888 – année où dans une conférence elle a prévu les rayons X – elle donne une pièce, *Le Monde nouveau*, où elle annonçait la navigation sous-marine et la navigation aérienne.

Et pour ce qui est d'avoir passé son manuscrit à Jules Verne, il n'y a rien là non plus d'in vraisemblable. Pourquoi ne l'aurait-elle pas fait puisque, rue Hautefeuille, à la même époque, nous la voyons passer son gros manuscrit La sagesse d'un fou au citoyen Eugène Pelletan ?

N'oublions pas que nous avons à faire à la « bonne Louise ». Elle n'a rien à elle. Elle prodigue tout. Elle donne ou cède pour rien ses manuscrits. Et, naturellement, ses anticipations, ses utopies, ses visions d'avenir et, en dernier lieu, son « mythe » de la grève générale, – avant la théorisation par Georges Sorel – sont imprégnés d'optimisme. On croirait que par cette « inhibition par substitution » dont William James a tiré un principe pédagogique, elle sublime tout ce qu'il y a de grave, de sombre, de triste et de noir en son for intérieur et dans son comportement par des rêves d'or, des virtualités rassurantes, des illusions roses. C'est ainsi qu'elle entrevoit, qu'elle prophétise que « l'homme domptera la Nature dans ce qu'elle a de marâtre ». Elle envisage des cyclones servant au bonheur humain, l'herbe folle devenant grain, le désert devenant cité. Elle même d'ailleurs, par des expériences qu'un réactionnaire fieffé comme Drouin de Luys a encouragées, renouvelait des espèces végétales en Nouvelle-Calédonie et il est aujourd'hui des plantes qui se sont acclimatées en Algérie grâce à elle. Par ailleurs, puisque l'Algérie se trouve évoquée, est-ce que le désert devenu cité n'y est pas en voie d'accomplissement ? Comme quoi les rêves fous, les anticipations les plus insensées, les utopies les plus délirantes peuvent devenir les réalités d'aujourd'hui, les banalités de demain ! Et qui sait, peut-être l'avenir verra ce que Louise Michel ne craignait pas d'annoncer aux Parisiens dans une conférence où, une fois de plus apparaît son obsession des choses sous-marines :

*« Ce n'est pas seulement la terre qui portera les villes superbes de la confédération humaine, il y en aura sous les eaux contenues dans des navires sous-marins grands comme des contrées, dans les airs voguant peut-être de saisons en saisons ».*

Sylvain Maréchal faisait parler « Dame Nature » à la barre de l'Assemblée nationale en 1790 pour exposer l'Anarchie. Louise Michel s'adresse à la Nature, pour lui demander que ses forces servent au bonheur des hommes. Elle écrit :

*« Un jour, pour son œuvre géante  
L'homme prendra ta force ardente  
Nature, dans ta grande nuit.  
Toute ta puissance, ô Nature,  
Et tes fureurs et ton amour  
Ta force vive et ton murmure :  
On te les prendra quelque jour ».*

Confiante, comme tous ceux de son temps, en la vertu bienfaisante de la Science, portée par sa nature généreuse à la bonté, elle n'a pas prévu, hélas ! qu'après avoir dompté la Nature, l'homme pourrait être dompté, automatisé, mécanisé, robotisé, abruti par la science. Par exemple, elle n'a pas deviné comme Jaurès que l'aviation étendrait considérablement l'aire des massacres et suivant son image admirable au meeting de Montluçon que, par elle : « le bleu du ciel serait terni du rouge sang des hommes ».

Pauvre Louise ! Que dirait-elle aujourd'hui, en ce 87ème anniversaire de la glorieuse Commune ? Elle prendrait acte, certes, avec une satisfaction et une joie immenses, des progrès matériels, des découvertes et des réalisations inouïes qu'elle avait annoncés. Mais elle n'aurait pas fini de récriminer et de gémir sur ces illusions perdues au point de vue social. Cependant, comme Jaurès, elle nous recommanderait l'invincible espoir. Oui, l'espoir, l'espoir quand même.

C'est la fin qui fera le compte.